

Qui réussira à saisir le monde et à l'exprimer?

Alix Renaud, *Ovation*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 156 p., 19,95 \$.

Evelyne Voldeng, *Moi Ève Sophie Marie*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 166 p., 18 \$.

Jean-Paul Filion, *Les conteries de Jean-Bel*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 2000, 116 p.

Yvon Paré

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2000). Compte rendu de [Qui réussira à saisir le monde et à l'exprimer? / Alix Renaud, *Ovation*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 156 p., 19,95 \$. / Evelyne Voldeng, *Moi Ève Sophie Marie*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 166 p., 18 \$. / Jean-Paul Filion, *Les conteries de Jean-Bel*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 2000, 116 p.] *Lettres québécoises*, (99), 31-32.

Alix Renaud, *Ovation*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 156 p., 19,95 \$.
Évelyne Voldeng, *Moi Ève Sophie Marie*, Ottawa, Le Nordir, 1999, 166 p., 18 \$.
Jean-Paul Fillion, *Les conteries de Jean-Bel*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 2000, 116 p.



Qui réussira à saisir le monde et à l'exprimer ?

RÉCIT
Yvon Paré

Certains préfèrent inventer le monde ou le rêver. D'autres passent une vie à essayer de comprendre les agitations et les migrations qu'ils vivent, tant dans leur tête que physiquement. La littérature restera toujours ce regard, cette manière de se creuser un nid. Parfois, c'est une réussite ; souvent nous en revenons déçus.

AVEC *OVATION*, ALIX RENAUD NOUS ENTRAÎNE DANS UN MONDE à la fois familier et étrange. Les trois nouvelles rassemblées ici, déjà publiées dans des revues, demeurent des modèles du genre. Bien sûr, il s'agit de science-fiction. Sans être un initié, il est possible de goûter à cette littérature quand l'auteur sait nous surprendre au détour d'une phrase ou d'un paragraphe. Alix Renaud sait très bien le faire. Il maîtrise son récit et retient le lecteur, s'amusant à l'égarer avant de le ramener. Et quel imaginaire !

À vrai dire, il avait déjà trouvé la solution. Il aurait pu se lever, quitter son bureau sous le regard aburi de ses quatre collègues et se rendre directement au bureau du grand patron, Hoku Koto. Il aurait annoncé sa victoire et se serait fait remettre illico une plaque de promotion et un permis de séjour pour Londres, pour Rio ou pour Shanghai. Mais Masbi ne voulait ni quitter l'ambiance familière de la Kumishawa, ni se séparer de Kern, son ami, ni passer quinze interminables nuits loin de Norma. (p. 17)

Mashi semble bien adapté à cette ville moderne et pleine de surprises. Pas de compétitivité, d'obligations ni de devoirs. On travaille pour s'amuser, pour passer le temps peut-être et pour se réaliser. Le « meilleur des mondes » pour Mashi sauf qu'il fait preuve d'infidélité en retardant de livrer sa découverte au maître suprême qu'est Hoku Koto. C'est là que tout commence. Le doute s'installe et Mashi, tout autant que le lecteur, cherche à savoir ce qui grince. Nous réalisons aussi que nous sommes dans le plus incroyable univers totalitaire.

Dans « Exanoïa », une équipe de savants se sont suicidés après une expérience pour le moins mystérieuse. Tous sont morts sauf le responsable qui dit avoir survécu parce qu'il est athée. Est-ce une raison pour échapper à la mort ? Fernand Trottier, journaliste, dirige l'enquête et

nous découvrirons que, dans ce laboratoire secret, l'équipe de Claxton a recréé le système solaire à une échelle miniature. Ils ont reconstitué la terre, le soleil, et des hommes et des femmes sont apparus, refaisant les découvertes et les bêtises de leurs créateurs.

Car c'était bien notre Globe qui tournait lentement sur lui-même, à quelque deux mètres de moi. Je ne distinguais rien dans le détail, mais je savais. Rien n'était absolument pareil à ce que j'avais vu à la télévision ou dans les encyclopédies. J'avais ma certitude. Je vis des continents disparaître peu à peu dans la nuit, d'autres émerger sans hâte de l'ombre environnante. (p. 108)

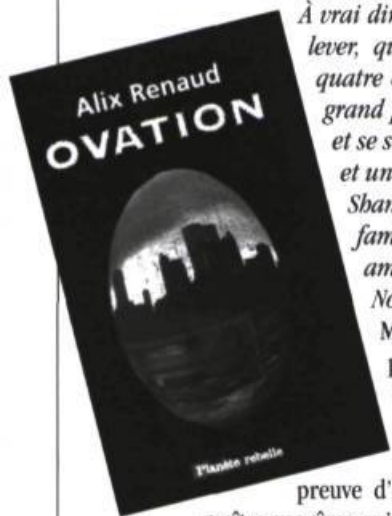
Avons-nous un créateur ? Est-ce là le vrai visage de Dieu ? Vieille question qui demeure sans réponse.

Enfin, la dernière nouvelle nous fait vivre une mutation où les femmes deviennent des oiseaux. Peut-être la moins intéressante, la moins fouillée aussi, même si elle donne son nom au recueil.

Dans un style alerte, sans bavures, un peu sec même, Alix Renaud sait nous faire bondir sur les phrases et nous tient en haleine jusqu'à la dernière. On lit *Ovation* avec plaisir, un sourire aux lèvres. Une belle réussite.

Le plus grand des voyages

Évelyne Voldeng a choisi un tout autre registre pour questionner le sens de la vie, les sociétés et les humains qui courent dans toutes les directions. Dans *Moi Ève Sophie Marie*, l'auteure entreprend de raconter ses pérégrinations. Naissance en Bretagne, vie en Provence, mariage et installation au Canada. Pas facile d'abandonner un pays, une enfance et de se créer d'autres racines dans un pays différent et semblable. Évelyne Voldeng parvient mal à larguer les souvenirs, les images et les odeurs qui surgissent de l'enfance. Comment peut-on y échapper ? Est-il possible de couper vraiment avec son passé ? C'est tout un monde que l'on transporte en soi.



L'entreprise est sympathique. Peu d'écrivains migrants s'interrogent sur les difficultés de l'émigration. Abla Farhoud l'a fait avec justesse dans *Le bonheur a la queue glissante* mais, le plus souvent, ces auteurs basculent dans la nostalgie ou tentent d'effacer leurs origines. En seize chapitres, Évelyne Voldeng nous fait valser entre l'enfance et la vie présente. Oublions les remarques souvent primaires qui houspillent le syndicalisme, le monde universitaire et les collègues. Passons...

Page blanche à la chaux, prête à recevoir tous les codes de la médiocrité. Je pourrais écrire dix livres de recettes pour destruction. Mais dans toutes les cliniques américaines (lapsus calami, je voulais dire canadiennes, mais j'ai cédé à l'impérialisme américain, paramécie géante dont les cellules politiques, économiques et culturelles envabissent tout

le continent au rythme des marées galopantes), dans les cliniques canadiennes donc : cliniques pour autos poussives, cliniques pour fauteuils rongés, cliniques pour vieilles bottines, j'ai cherché en vain la clinique où cautériser les échecs. (p. 24 -25)

Évelyne Voldeng rate une belle occasion de mieux nous faire comprendre cet arrachement et les difficultés d'adaptation. Son questionnement reste pertinent, ses remarques souvent justes, mais ce qui fait obstacle dans ce récit, c'est l'écriture même. L'auteure a cru bon de dresser une véritable muraille entre le lecteur et elle, multipliant les mots, les phrases et les images. Elle se comporte en auteure boulimique qui ne sait quand s'arrêter.

La neige est pure, belle. Elle est le duvet de cygne qui recouvre les plaies de la nature. Elle est l'aile du goéland qui fleurit la lande du cap des Tempêtes. Elle est le cristal ébloui. Le sacrement qui rafraîchit la lèvre gercée de gel. Elle dessine mille ombelles sur les arbres radieux. Lanterne magique, sa blancheur emprisonne le prisme ocellé. Elle est la bourse blanche où sommeillent mille métamorphoses. Elle est le blanc repoussoir d'un vol de geais bleus. Dans le roulis des raquettes sur l'océan blanc, je respire la neige, je la bois, je la mange, je la transsubstantie. (p. 68)

La lecture devient une véritable épreuve et ce n'est que par entêtement que le lecteur réussit à se frayer un chemin. À la toute fin, à la dernière phrase, nous avons l'impression de vivre une libération. C'est peut-être ce que voulait Évelyne Voldeng, mais quelle épreuve ! Dommage...

Le refuge du passé

Jean-Paul Filion vient du monde de l'oral et de la tradition du conte. Ah ! ce monde d'avant la télévision où la parole faisait surgir les images, le merveilleux et des personnages qui pouvaient tout dire et tout inventer. Jean-Paul Filion est demeuré fidèle au monde magique des conteurs et des menteurs.

Le hic, c'est qu'il est difficile maintenant de se laisser prendre par cette parole qui a un goût un peu suranné. Jean-Paul Filion, surtout dans *Les conteries de Jean-Bel*, ne transcende pas cet univers et se laisse happer par le plaisir d'inventer des images. Jamais il ne se donne le souci de ramener son récit vers notre époque. Nous avons l'impression de fouiller dans un vieux coffre plein de boules à mites. Jamais non plus il ne concède à l'écriture, s'en tenant à l'oralité.

Il y a bien quelques petites étincelles mais l'intérêt s'émousse très rapidement.

Comme dev'nues paralysées, les mains de M'sieu Bach ont lâché l'piano. La bouche de M'sieu Bach s'est ouverte sans être capable de parler. Enfin, y m'a r'gardé dans le blanc des yeux. Comme j'me sentais drôlement crinqué pour faire valoir mon violonage à son meilleur, le grand artiste se r'pencha su' ses notes à lui et se mit à m'suivre, d'abord tranquillement, pis... de plus en plus vite, jusqu'à pouvoir r'joindre la frénésie d'mes doigts. Tous les deux, on a fini par s'envoyer un sourire d'enfant à travers les sons dansants, heureux de s'être rencontrés au bout d'la nuit. (p. 51-52)

Cette rencontre avec Jean-Sébastien Bach tourne court. Une belle occasion de ratée. C'est le problème de cette suite de contes qui surgissent comme des bulles mais ne vont nulle part.

Que dire de plus ? Le monde magique de Jean-Paul Filion a les ailes roussies. Peut-être aussi que Jean-Bel est un peu fatigué malgré ses prétentions. « La vie est une respiration qui sait pas s'fatiguer. Avec elle, en vrai migrateur, j'suis donc d'équerre pour toujours me r'commencer. » (p. 108)

On voudrait bien y croire...



Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



**AGMV
MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com